

DOIT-ON DIRE TOUT CE QU'ON PENSE ?

Ainsi, mon cher Alphonse, tu viens de dire à monsieur de Bancourt qu'il manquait de savoir vivre, et qu'il ferait bien de compléter son éducation.

— Oui, Amédée, je lui ai dit cela en pleine figure. N'est-ce pas la vérité ? Or, tu sais, pour moi, la vérité passe avant tout, et je parle comme je pense.

— C'est vrai, l'amour que tu professes pour la vérité me paraît indiscutable ; mais, voyons, crois-tu sérieusement qu'on puisse dire toujours tout ce qu'on pense ?

— Evidemment. Est-ce que la parole n'a pas été donnée à l'homme pour exprimer sa pensée ?

— Ecoute-moi bien, je ne prétends pas qu'on doive en aucun cas se permettre le mensonge, mais qu'est-il besoin d'exprimer toute sa pensée ? Aujourd'hui, tu étudies le droit ; c'est sans doute dans l'intention d'être plus tard un avocat. Et tu crois que, dans une pareille situation, il te sera toujours possible de tout dire ? Non, cela ne se peut pas.

— C'est cependant mon opinion et j'y resterai fidèle toute ma vie.

— Toute ta vie ? Alphonse ! tu n'y songes pas. Tiens, veux-tu que nous fassions un pari ? Veux-tu seulement me promettre de dire pendant une heure tout ce que tu penses.

— Comment ? Pendant une heure, mais pendant un mois, un an, ma vie entière, si tu le désires.

— Non, Alphonse, une heure seulement, cela suffit. Que parions-nous ?

— Tout ce que tu voudras : je suis sûr de gagner.

— Et bien, soit, parions un bon déjeuner. Voilà que deux heures sonnent à l'horloge, le pari commence.

— Tu peux dire, mon pauvre Amédée, que tu viens de faire une bien folle gageure.

— Attends pour plaisanter que trois heures soient sonnées.

À peine Amédée avait-il prononcé ces paroles qu'une servante vient à la rencontre de nos deux jeunes gens qui se trouvaient dans le jardin.

— Monsieur Alphonse, dit-elle, madame Lacour vous prie de rentrer à la maison. Une visite importante vient de vous arriver.

— Je suis aux ordres de ma tante, répondit Alphonse.

— Une visite importante, s'écria Amédée. Voilà qui tombe à merveille. Tu vas pouvoir tenter de suite l'ex-

périence, et dire carrément tout ce que tu penses. Al-
lons, n'oublie pas ton pari.

Alphonse s'éloigna rapidement. Nous savons déjà qu'il est étudiant en droit, et sa conversation nous a prouvé qu'à l'entrain de la jeunesse, il sait joindre un caractère décidé, une loyauté parfaite.



MONSIEUR ALPHONSE, DIT-ELLE, MADAME LACOUR VOUS
PRIE DE RENTRER DANS LA MAISON

Orphelin depuis six ans, il demeure à la ville, chez un oncle paternel qui l'a adopté depuis la mort de ses parents. Un autre de ses oncles — celui-ci très riche — habite la campagne, dans une charmante villa qui devient le rendez-vous de toutes les notabilités des environs.

C'est là qu'Alphonse passe la moitié de ses vacances, et qu'il rencontre presque chaque jour son cousin Amédée, dont les parents habitent une maison de campagne quelque peu distante de celle des Lacour.

Comme ces deux jeunes gens sont de même âge, et qu'ils ont les mêmes goûts, on comprend, qu'une étroite amitié se soit formée entre eux.

Mais revenons à notre histoire.

Quand Alphonse entra dans le salon de sa tante, il y trouva, en effet, une société fort distinguée. C'était madame la colonelle Gerlike avec sa fille Louise et son petit Henri, un charmant enfant de six ans au caractère très turbulent.

Les Gerlike étaient riches, considérés, et menaient un grand train de maison. Le colonel passait pour un officier de mérite auquel son élévation rapide semblait ouvrir la porte des plus hauts grades.

C'était le cas où jamais de se tenir sur la réserve.

On devinera sans peine quel fut le sujet de la conversation. On parla d'abord des charmes du printemps, des belles matinées, de l'agréable fraîcheur des bois, puis du nouveau vicaire, de la prochaine fête de la jeunesse, et de beaucoup d'autres choses semblables qu'il serait trop long de rapporter ici.

Alphonse s'ennuyait ferme au milieu de cette société féminine dont les entretiens n'avaient pour lui aucun intérêt. Aussi, laissant ces dames bavarder tout à leur aise, il se mit à jouer avec le petit Henri, et d'une façon assez bruyante pour qu'on vit là un manque de convenance.

Ce manège était loin de plaire à sa tante qui, tantôt lui faisait signe, et tantôt lui posait des questions pour le forcer à prendre part à la conversation.

Mais Alphonse se contentait de lui répondre par monosyllabes et continuait ses jeux avec Henri.

À la fin Madame Lacour trouva pourtant le moyen de fixer son attention.

— Sais-tu, lui dit-elle, que mademoiselle Louise compose des poésies ?

— Ah ! répondit Alphonse ; mademoiselle Louise fait des vers, c'est tout gentil, ça...

Il venait à peine de prononcer ces mots qu'il se souvint de son pari, et se reprenant aussitôt :

— Je voulais dire, ajouta-t-il, que toutes les jeunes filles lympathiques de dix-huit à vingt ans en font autant.

— Te voilà toujours avec tes mauvaises plaisanteries, s'écria madame Lacour visiblement impatientée. Mademoiselle Louise compose de charmantes poésies ; et j'ai précisément là un recueil de ses vers que madame la colonelle m'a prêté lors de sa dernière visite. Tu n'as qu'à le parcourir.

— Est-ce que je dois vraiment lire ces vers ? répondit Alphonse avec une expression de découragement.